

**Logiques coutumières et résilience des populations
avikam face aux risques de l'érosion côtière à
lahou-kpanda, dans la sous-préfecture de grand
lahou**

Georges KOUAME

Université Félix Houphouët-Boigny

kouameg2@gmail.com

Adjéi Pascal TANO

Université Félix Houphouët-Boigny

tadjeipascal@yahoo.fr

Sara Bolou KONE

Université Félix Houphouët-Boigny

sarahkaunet@gmail.com

Résumé

Le phénomène de l'érosion côtière prend une allure inquiétante dans les pays côtiers Ouest-africains en général. C'est ainsi que ces États mobilisent plusieurs moyens et stratégies pour endiguer ce fléau, perçu comme une menace environnementale, socio-culturelle et économique. Cependant, malgré les dangers perceptibles de l'érosion côtière, certaines populations locales se maintiennent sur ces sites à risque. C'est le cas de la Côte d'Ivoire, précisément dans le village Lahou-Kpanda où les autochtones Avikam développent des stratégies de résilience afin de se maintenir sur ces zones devenues risquées pour leur vie sociale. Une telle réalité sociale attire notre attention et amène à nous questionner sur les raisons profondes du maintien des Avikam sur ces sites à risque et les stratégies de résilience de ce peuple face aux dangers de l'érosion côtière, mais aussi et surtout sur les logiques coutumières que les populations locales de Lahou-Kpanda ont de l'érosion côtière qui menace leur identité culturelle. Dans une perspective de la théorie des représentations sociales, cette étude vise donc à cerner les stratégies et mécanismes locaux de résilience face au phénomène de l'érosion côtière

tout en analysant les causes profondes qui expliquent le maintien des populations locales sur ce territoire menacé de disparaître du fait de l'érosion côtière.

Mots clés : Logiques coutumières, résilience, érosion côtière, territoire, Lahou-Kpanda

Abstract

The phenomenon of coastal erosion is taking on an alarming dimension in West African coastal countries in general. Thus, this states are mobilizing various means and strategies to combat this scourge, perceived as an environmental, socio-cultural, and economic threat.

However, despite the perceptible dangers of coastal erosion, some local populations remain in this high-risk areas. These case exist in Côte d'Ivoire, precisely in the village LAHOU-KPANDA, where the Avikam autochtonies develop resilience strategies to maintain their presence in these areas that have become risky for their social life. This social reality draws our attention and leads us to question the deep reasons for the Avikam people's steady in these high-risk areas and their resilience strategies in the face of coastal erosion dangers. But also and above all, This leads us to explore the customary logics that the local populations of LAHOU-KPANDA have regarding coastal erosion, which threatens their cultural identity. From the perspectives of the theory of social representations, this study therefore aims to grasp the local strategies and mechanisms of resilience in the face of coastal erosion while analysing the main causes that explain the persistence of local populations in this territory threatened with disappearance due to coastal erosion.

Keywords : Customary logic, resilience, coastal erosion, territory, Lahou-Kpanda

Introduction

L'érosion du littoral ou érosion côtière, est un phénomène environnemental préoccupant dans la plupart des pays ayant une façade maritime. Les travaux de la Banque

Internationale pour la Reconstruction et le Développement (BIRD, 1985) et ceux de Paskoff (1981) rendent compte de l'urgence et de la gravité de l'érosion au niveau des côtes maritimes. Face à la dangerosité du phénomène, il est impératif pour les Etats et les populations de s'organiser afin de mobiliser des mécanismes de solutionnement.

La Côte d'Ivoire, les deux tiers du trait de côte du littoral ivoirien sont fortement dégradés par l'érosion (Angoran et al, 2021). A cet effet, les 2/3 de côtes ivoiriennes sont en situation érosive, et la localité de Lahou- Kpanda, reste particulière et marquée par des épisodes érosifs spectaculaires, alarmants, qui laissent présager sa disparition, à travers l'évolution du trait de côte du littoral (Hauhouot, 2008). Par conséquent, cette ville pourrait-être condamnée à s'effacer totalement de la carte nationale. La dangerosité du phénomène Lahou-Kpanda, en s'élevant jusqu'à 10 m/an, s'inscrit au-dessus de la moyenne de 2 à 3 m/an de recul du trait de côte enregistré comme moyenne d'érosion en Côte d'Ivoire. A Lahou-Kpanda, l'érosion côtière s'est amplifiée cette dernière décennie, à cause du changement climatique et de la montée des eaux (Koffi et al, *idem.*). La montée des eaux, avec ses succédanées d'importants dégâts humains, matériels et environnementaux, provoque notamment chaque année, la disparition des habitations, des lopins de terres, des cimetières, des patrimoines touristiques, dans les vagues de la mer ; sous les regards impuissants des populations locales (Hauhouot, *idem*). Ces incidences économiques, sociales et culturelles considérables sur les populations locales (Kadio et al, 2021) ; émanent de la destruction fulgurante des infrastructures vitales, des établissements humains, des

sites culturels et des installations sur lesquelles reposent les moyens d'existence des populations locales. Une telle situation menace le mode de vie traditionnel et les habitudes des populations locales. A cet effet, le village de Lahou Kpanda est l'un des visages les plus flagrants de l'érosion côtière qui touche l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest. Ainsi, l'urgence sur le cas Lahou Kpanda est révélée à titre indicatif par les experts environnementaux comme un cas d'école ; militant à son choix en tant que site pilote pour le Programme de Gestion du Littoral Ouest-Africain (W.A.C.A.) de la Banque Mondiale lancée en 2015 pendant la COP21 (Lombardo, 2017).

En vue donc de sauver la vie des populations et de leur donner de l'espoir, les autorités compétentes projettent le déplacement des populations de Lahou-Kpanda vers un autre site sécurisé. En 2024, l'Etat Ivoirien a procédé au lancement des travaux de stabilisation du cordon sableux, via le projet WACA. L'engagement de l'Etat ivoirien dans le processus de sauvegarde de son littoral et de ses populations, a coûté près de 2 milliards de dollars en 2017 à l'Etat, soit l'équivalent de 04,9 % de son Produit Intérieur Brut (Dahir et al, 2023).

Toutefois, ces efforts peinent à rencontrer l'adhésion des populations locales, comme ceux de Lahou-Kpanda, qui non seulement ont une tout autre perception de l'érosion côtière, mais aussi demeurent résilients en s'appuyant sur des logiques coutumières, encadrées dans les mémoires collectives et les pratiques individuelles.

Au demeurant, en dépit des initiatives méso et macrosociologiques, visant à garantir la sécurité des populations de Lahou-Kpanda, ces derniers persistent à se

maintenir sur leur site jugé dangereux pour leurs vies. Cet état de fait amène à nous interroger sur les logiques et les mobiles sous-jacents de la résilience des populations Avikam de Lahou-Kpanda vis-à-vis de l'avancée de la mer, de la dégradation du littoral. Nous recherchons à travers cette étude, les mécanismes de résilience des autochtones Avikam de Lahou-Kpanda face aux risques de l'érosion côtière. Autrement, qu'est-ce qui sociologiquement chez les Avikam de Lahou-Kpanda pourrait justifier le refus d'abandon du littoral sous menace d'érosion ?

Qu'est ce qui justifie la persistance des populations Avikam de Lahou-Kpanda à se maintenir sur les sites, malgré les risques avérés de l'érosion côtière ? Quelles sont les logiques explicatives de la résilience des peuples avikam de Lahou-Kpanda face aux risques de l'érosion côtière ?

Dans cette étude, nous nous investissons à rechercher les mobiles du maintien des populations Avikam de Lahou-Kpanda sur les sites menacés par l'érosion, ainsi que les stratégies et moyens qu'ils mobilisent pour s'adapter aux risques de l'érosion côtière. C'est une mise en lien des logiques coutumières d'avec les pratiques locales, dans un contexte de mutation sociopolitique, culturelle et économique. Nous voudrions savoir comment les coutumes façonnent les acteurs, à travers les représentations sociales de l'environnement, du foncier et influencent les comportements des populations à Lahou-Kpanda.

1. Méthodologie

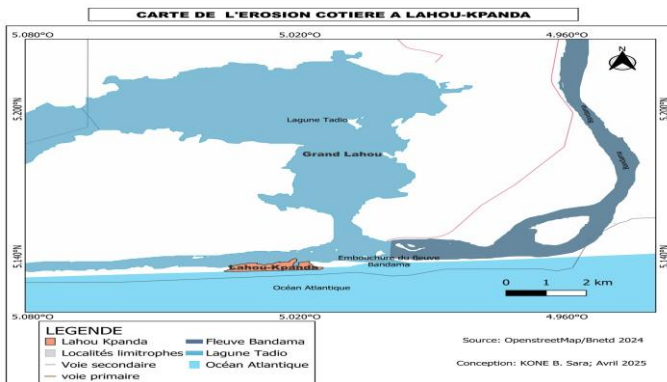
L'étude s'est appuyée principalement sur une approche qualitative. Les techniques de collecte des données utilisées

sont la recherche documentaire qui a permis de faire un état des lieux de façon générale sur le sujet, l'observation et des entretiens semi-directifs (entretiens individuel et de groupe) réalisés auprès des communautés villages, en particulier, le chef du village, le président des jeunes, le responsable du groupe de génération des anciens, la responsable des femmes mareyeuses, des pêcheurs. Au niveau administratif, des entretiens individuels ont été réalisés avec le responsable régionale du ministère de l'environnement, le directeur régional de la police maritime, le représentant local du projet WACA.

Il s'agit de données collectées à l'aide d'un guide d'entretien semi-directif et de l'observation directe de l'érosion côtière et des pratiques des populations sur le terrain. Cette approche s'adosse sur la méthode compréhensive dans laquelle s'inscrit la théorie des représentations sociales d'Abrieu (2005) et des organisations sociales de Ruitort (2014). La théorie des représentations sociales est mobilisée dans cet article pour l'analyse du construit social des populations locales autour du phénomène de l'érosion côtière dans l'environnement socio-culturel, politique et économique. En effet, elle permet de cerner et de mieux comprendre la perception des acteurs locaux face à la question de l'érosion côtière ce qui permettrait de mieux expliquer l'activité sociale de ces derniers. Elle permet également de montrer leur approche de la réalité et les interprétations qu'ils se donnent de ce vécu, dans le temps et l'espace physique circonscrit mentalement et naturellement. De ce fait, la perception de l'érosion par les populations locales est une contribution à la prise en compte des facteurs socioculturels dans les stratégies de lutte

contre l'érosion côtière. La seconde théorie permet de mieux examiner la manière dont la société Avikam de Lahou-Kpanda se structure, se maintient et évolue face au phénomène de l'érosion côtière en s'intéressant aux normes, aux rôles, aux hiérarchies et aux systèmes de communication qui la caractérise.

Figure 1. Localisation de la zone d'étude



2- Résultats

2-1- *Eau, logiques coutumières et relecture de la dangerosité de l'érosion côtière*

L'analyse de la question de la résilience des populations de Lahou-Kpanda vis-à-vis des risques de l'érosion côtière, aboutit au rappel des logiques coutumières comme facteurs structurants du maintien des populations locales sur les sites menacés. En effet, les liens sociofonciers entretenus entre les Avikam et leur environnement existentiel, déterminent leur insistance à demeurer sur les sites. Les

terres du littoral sont perçues sur une dimension idéologico-culturelle qui s'affiche à travers les représentations sociales et les pratiques sociales sur divers angles ; politique, économique, foncière, symbolique et social.

Représentations sociales du littoral et logiques sédentarisationnistes

L'étude révèle que les populations Avikam de Lahou-Kpanda entretiennent une relation étroite, fortement sacrée et respectueuse avec les cours d'eau (la mer, la lagune et le fleuve) qui les entourent. Le littoral s'impose au cœur de la vie et de l'existence des populations Avikam. Les habitudes, les comportements, les pratiques et traditions, ainsi que les valeurs religieuses à Lahou-Kpanda, sont orientés vers la mer, la lagune Tiagba, le fleuve Bandama et l'embouchure ; qui tirent leur fondement de la conception ou des opinions que les autochtones Avikam se font de l'eau. Les systèmes de croyances et la manière collective de penser, sont en réalité des représentations sociales qui influencent la façon dont ces populations perçoivent leurs terres et le phénomène de l'érosion côtière. Cette dynamique intégrative eau-terre, constitue un pan symbolique de l'attachement des Avikam à leur milieu. Mieux, les représentations sociales perçues autour de l'eau et des terres, constituent une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourante à la construction d'une identité ethnoculturelle et socioéconomique typique. Elles structurent les rapports sociaux et les perceptions du phénomène de l'érosion côtière et alimentent les comportements des populations locales.

Symbolique de l'eau, du littoral, de la terre, des divinités et perceptions de l'érosion côtière

L'eau est à Lahou-Kpanda, un élément vital et précieux, bien plus qu'une simple ressource naturelle. Elle représente un atout considérable, une source de bien-être pour les populations.

Eaux : source de vie et de revenu

L'eau qui est l'émanation de la mer, de la lagune, et du fleuve est une ressource naturelle primordiale, tant elle joue un rôle totalitaire dans la vie des Avikam de Lahou-Kpanda. Elle a une dimension économique, en mobilisant des activités économiques comme l'agriculture, l'élevage, la pêche, le commerce, et le tourisme, qui dépendent tous de la disponibilité de l'eau. Sa gestion durable et son exploitation responsable génère des revenus importants, contribue au développement économique local. La pêche artisanale est ancrée dans le mode de vie quotidien. Elle constitue le pilier pour l'économie local en ce sens que les eaux de la région abritent une biodiversité riche en poissons et crustacés. La pêche contribue à la préservation des traditions et des connaissances ancestrales des Avikam. Comme en témoignent les propos de M.E, un sage du village à travers ces mots :

« Les eaux de Lahou-Kpanda sont toutes notre vie. Si tu vois qu'on refuse de quitter ici même c'est à cause de ce lien qu'on a avec ces eaux. Elles nous donnent à manger, de l'argent, et même la santé. Ici, on n'a déjà tout, pourquoi aller ailleurs ? »

En pays Avikam, la mer (étchou) représente une force qui domine la mémoire collective. Elle est une source de spiritualité et rattache les Avikam à leurs cultures ancestrales ; en réaffirmant leurs rapports idéologico-culturels avec des divinités incarnées dans les eaux. « Egon » ou encore le littoral est un espace d'habitation, de procréation et d'expression de leur vie, de leur vécu ; enchâssant l'âme de la communauté, des vivants comme des défunts. Le fleuve, appelé localement êssôn-bai, et ses affluents (gbazrô), participent tout aussi à la vie du groupe, en leur assurant la nourriture et les éléments nécessaires à l'enrichissement de la pédologie pour de meilleurs rendements agricoles. Cette posture représentationnelle est renchérie par un ancien du village qui avance ceci :

« On n'a déjà tout ici et on vit très bien ici même. Au point que les gens sont jaloux de nous ; raison pour laquelle ils veulent nous chasser de nos terres pour récupérer tout ce bonheur. Non ! Mais si c'est ça seulement là, ils ont menti on ne bouge pas un point un trait. Depuis nous sommes petits là c'est la pêche qu'on connaît, on n'a vu nos parents et arrières parents faire ça ici et ça s'est toujours bien passée. Y a plus beaucoup poissons dans l'eau là maintenant mais nous même on s'organise pour demander un temps -mort aux pêcheurs de temps en temps pour permettre aux poissons de devenir encore beaucoup. C'est ça seulement on sait faire donc on ne peut pas rester loin de l'eau »

De la représentation donc des eaux chez les Avikam du village, se fonde l'idée du refus de délocalisation. Les valeurs

socioculturelles, sociologiques et économiques, caractéristiques des eaux, montre bien que les autochtones considèrent la relocalisation ou l'abandon des terres du littoral comme une perte de leur maîtrise foncière, voir une séparation d'avec leur vie (biens fonciers, ancestraux, coutumières, us et coutumes, richesses symboliques). Les propos d'un notable du village expliquent clairement la force des liens entre les autochtones Avikam et l'eau dans son ensemble. Il fait savoir cela en ces termes :

« Ce n'est même pas pensable de dissocier l'eau et les populations Avikam de Lahou-Kpanda. Car si on le faisait c'est comme si on retirait le souffle de vie à ce peuple, c'est comme si on lui retirait sa raison de vivre »

L'eau est perçue ici non seulement comme un élément vital, mais aussi comme une véritable source de revenus. C'est donc une opportunité économique. À Lahou-Kpanda, l'activité de la pêche est non seulement une source de subsistance, mais aussi elle génère des revenus pour les familles. Les techniques de pêche traditionnelles, transmises de génération en génération, renforcent ce lien entre l'eau et l'identité économique des populations.

De même, l'eau est essentielle pour l'agriculture et l'élevage. L'irrigation des cultures dépend de l'accès à la lagune, et cette dépendance crée une représentation sociale où l'eau est perçue comme un facteur clé de la prospérité. Les agriculteurs et les éleveurs reconnaissent que la gestion durable des ressources en eau est cruciale pour garantir la production alimentaire et, par conséquent, leur sécurité économique. Ainsi, l'eau, dans ses différentes formes, est

intégrée dans les représentations sociales des populations côtières comme un vecteur de développement économique. Cette perception influence non seulement les pratiques économiques, mais aussi les attitudes envers la conservation des ressources en eau, soulignant l'importance de cette ressource dans la vie quotidienne des communautés. L'eau est de ce fait une ressource précieuse pour les populations Avikam de Lahou-Kpanda. De par son importance économique, culturelle, idéologique et symbolique, elle fournit les moyens de subsistances à cette population tout en leur procurant une indépendance financière. Par ailleurs, l'eau joue un rôle essentiel dans la santé et le bien-être des populations.

L'eau source de purification et de désenvoutement

Au plan donc de la santé spirituelle, l'eau soigne, désenvoute, purifie le corps et vivifie les âmes en détresse. Au-delà de ses qualités thérapeutiques physiques, l'eau est aussi perçue comme un agent de purification. Elle est utilisée pour laver le corps, mais aussi pour purifier l'âme. Cette symbolique spirituelle attribuée à l'eau renforce son rôle dans les pratiques culturelles des Avikam, qui y voient un moyen d'équilibrer le corps et l'esprit. Cela souligne l'importance de l'eau non seulement dans le cadre des soins médicaux, mais aussi dans le bien-être général des individus. Nous en voulons pour preuves les propos d'E.J, fils du village :

« Ici là, il n'y a pas affaire de trop se fatiguer dans chercher les protections, nous on va se baigner et on vient

se coucher directement dans sable de mer là. Quand on finit comme ça, on n'a fini de chasser tous les mauvais esprits sur nous et on est à l'aise ».

L'eau occupe une place essentielle dans les rituels de guérison chez les Avikam. Elle est utilisée pour des bains spirituels, des prières de délivrance pour rétablir l'harmonie entre le corps et l'esprit. Elle permet aussi de conjurer les mauvais sorts, les attaques spirituelles, la sorcellerie. L'usage et la pratique de l'eau dans la vie quotidienne Avikam soulignent davantage son importance, en tant que remède à travers sa configuration doublement physique et spirituelle. En définitive, l'eau, pour les Avikam, est une ressource multifonctionnelle qui dépasse sa simple fonction vitale. D'un côté, elle est un pilier de l'économie locale, en tant que source de revenu pour les individus et les communautés, tout en étant au cœur de pratiques commerciales et industrielles. De l'autre, elle joue un rôle fondamental dans la santé et le bien-être des populations, que ce soit en tant que remède thérapeutique ou dans le cadre de rituels purificateurs. Par cette double fonction, l'eau est donc un élément central dans la vie des Avikam, tant sur le plan économique que spirituel. L'eau est au cœur de nombreux rituels ancestraux. Elle est utilisée dans les cérémonies de bénédiction, de purification, d'initiation ou de guérison. Ces pratiques symbolisent la continuité entre les vivants et les ancêtres. Dans la mémoire collective des Avikam de Lahou-Kpanda, les esprits des anciens habitent les sources sacrées et veillent sur les rivières. Ainsi, l'eau est perçue comme un espace sacré, un lieu de dialogue entre les générations et les mondes visibles et invisibles. En dépit de religions importantes (islam et

christianisme), les Avikam respectent toujours leurs divinités à travers l'eau. Cet état de fait est dévoilé par A.M, chef de famille Avikam à Lahou-Kpanda :

« C'est vrai que plusieurs églises sont ici maintenant mais quand ça chauffe là on retourne à la tradition pour solliciter les ancêtres »

La sacralisation et la déification de l'eau augure un profond respect à son endroit. En effet, porteuse de la mémoire ancestrale, l'eau est respectée et vénérée. Sa mauvaise gestion ou sa profanation sont souvent considérées comme une offense aux ancêtres. Ce respect traditionnel se manifeste aussi dans des règles coutumières de partage de l'eau ou dans des interdits rituels ; montrant ainsi que l'eau est protégée non seulement pour ses usages pratiques, mais aussi pour sa dimension symbolique et spirituelle.

Eau : symbole d'un héritage ancestral

Chez les Avikam de Lahou-Kpanda, l'eau ne se résume pas simplement à une simple ressource naturelle. Elle implique un lien profond entre les générations, un patrimoine culturel et spirituel transmis au fil du temps. En ce sens, l'eau incarne un véritable héritage ancestral, porteur de mémoire, de savoirs traditionnels et de valeurs collectives. Ainsi, depuis de nombreuses générations, les populations locales se transmettent des connaissances précises sur les sources d'eau, leur localisation, leur qualité et leurs usages. Ces savoirs, souvent non écrits, sont transmis oralement par les anciens à travers des récits, des chants ou des rites

initiatiques. L'eau devient ainsi un vecteur de mémoire collective, conservant les traces de l'histoire du peuple Avikam et de son rapport intime à la nature. Cette réalité est exprimée dans les propos de N.F, un sage de Lahou-Kpanda :

« Ici lorsqu'un enfant naît on lui montre à l'eau. C'est une manière de le présenter aux ancêtres pour assurer sa protection. Comme ça l'eau aussi ne peut pas l'avalier. Il ne peut plus se noyer ».

En clair, pour les populations autochtones de Lahou-Kpanda, préserver l'eau, c'est honorer les anciens et assurer l'avenir des générations futures. L'eau devient ainsi un symbole de continuité. Elle relie les ancêtres, les vivants et les enfants à naître. C'est en cela qu'elle est un véritable héritage qui porte en elle l'histoire, l'identité et la survie du peuple Avikam de Lahou-Kpanda. L'eau bien plus qu'un élément naturel est pour les Avikam de Lahou-Kpanda, une mémoire vivante, une tradition incarnée, un symbole fort de l'héritage transmis par les anciens. Par les récits, les rituels, et le respect sacré qui l'entoure, l'eau incarne l'âme du peuple Avikam, en liant les générations dans une relation sacrée à la nature et à l'histoire. Renoncer au site de Lahou-Kpanda pour les Avikam reviendrait à abandonner leur identité, leurs traditions et leur terre. En effet, l'identité est un refuge qui protège une communauté de toutes les insécurités. Dans le cadre de notre étude pour les populations de Lahou-Kpanda, se délocaliser c'est comme perdre leur identité et s'exposer à une insécurité sur tous les plans.

2-2- Erosion côtière, entre plausibilité, banalisation et "jeux de manipulation"

L'érosion côtière constitue une réalité environnementale tangible, aux conséquences plus en plus visibles traduites par le recul spectaculaire du trait de côte, la disparition progressive des habitations, la perturbation des activités de pêche, et la menace des lieux sacrés et des sépulcres. Toutefois, au-delà des impacts physiques mesurables, ce phénomène est également l'objet de représentations sociales complexes et particulières au sein de la population Avikam. Ces perceptions sont influencées par leur histoire, leur culture et leur vécu communautaire. L'étude révèle que pour les populations Avikam, le phénomène de l'érosion côtière est perçu comme une réalité naturelle, cyclique, temporaire, voire passagère. C'est un fait social qui s'impose certes à l'homme et à la société, mais ne l'emprisonne pas définitivement dans prismes holistiques. Il fait partie des aléas que la nature impose, et qui, comme les marées ou les saisons, finira par se stabiliser. Dans cette optique, l'érosion n'appelle pas de réaction urgente ni de remise en question du mode de vie local. Plusieurs possibilités s'offrent à la population locale pour s'adapter aux aléas comme partout cela se fait selon eux dans toutes les sociétés humaines. Pour eux la mer a toujours eu des cycles dont seule la nature a le secret. Le phénomène de l'érosion est donc une phase passagère, qui finira par s'inverser avec le temps. Cette vision s'accompagne parfois d'un certain fatalisme, nourri par les croyances ancestrales selon lesquelles les éléments naturels, tels que la mer ou le vent, obéissent à des volontés supérieures. Dans cette veine un responsable de l'organisation locale des jeunes affirme ceci :

« Le phénomène de l'érosion n'est pas une fatalité pour nous. Ces sont des choses qui vont passer. Voyez-vous, il y a de cela trois ans, nous avons connu une grave inondation ici. Nous avons presque tout perdu. Mais vous constatez que nous sommes toujours là, en vie et en harmonie avec notre environnement. Actuellement même, lorsque la mer monte, nous replions tous vers le côté de la lagune, le temps qu'elle se calme et puis on revient tranquillement chez nous. En tout cas, nous n'avons pas de problème avec la nature. C'est Dieu qui contrôle tout et nous nous soumettons à ses désirs ».

L'étude dévoile parallèlement, une autre interprétation méfiante et accusatrice des effets de l'érosion côtière. Elle émane le plus souvent d'anciens et sages du village, pour qui l'érosion côtière n'est pas un simple processus naturel, mais le résultat d'une action humaine intentionnelle. Ils estiment que la dégradation du littoral par l'érosion est orchestrée par des ennemis, souvent identifiés comme des groupes extérieurs au village ou des autorités étatiques, dans le but de les déposséder de leur terre, d'accaparer des espaces stratégiques ou sacrés, voire de faire disparaître leur communauté. Cette interprétation alimente des récits de complot, de sorcellerie ou d'injustices historiques, qui s'inscrivent dans une mémoire collective marquée par des conflits territoriaux et des traumatismes liés à la marginalisation. Les propos de N.J, un autre sage du village, dévoilent cette interprétation tendancieuse :

« Nous ne comprenons pas pourquoi il y a de l'électricité et de l'eau potable dans presque tous les villages voisins, sauf

ici à Lahou-Kpanda. Même le village de Grodjida, situé à 4 kilomètres d'ici, il y a tout là-bas. Mais quand on arrive à Lahou-Kpanda plus rien. Cela nous fait dire que des gens qui ne nous aiment pas sont derrière tout ça. Ils veulent nous décourager à libérer nos terres ou même faire tout pour qu'on nous chasse d'ici. Mais ils sont vaincus. Même cette histoire d'érosion il y a des mains noires derrière. Nous avons quand même de hauts cadres qui sont originaires d'ici. On se demande toujours pourquoi ces derniers ne font rien. Pourquoi ils ne viennent pas nous aider ? Même l'eau potable y a pas ici mais ça c'est quelle histoire ça ? ».

Pour les populations de Lahou-Kpanda leur situation s'apparente à un ostracisme notoire et cela est traduit dans les dires de J.N, retraité, vivant dans son village Lahou-Kpanda :

« Retenez que nous sommes délaissés dans tous les sens. Même, au niveau du Projet WACA, nous ne sommes pas pris en compte, alors que notre village est un village essentiel de ce projet porteur d'espoir. Ils sont venus ici pour nous poser des questions et ils nous ont fait des promesses notamment de nous aider à développer des activités de substitution à celle de la pêche, ainsi que nous aider pour l'acquisition d'un nouveau générateur d'électricité et depuis rien, ils ne nous associent même pas à la réalisation du projet. On n'a plus d'informations sur le projet, on n'apprend aussi qu'ils travaillent plus avec les jeunes des autres villages sur le projet et nous nos jeunes sont là à chômer »

Cet état de fait révèle l'existence d'un rapport ambivalent entre populations locales et experts environnementaux, au niveau méso. Cela implique une forme complexe de banalisation du phénomène et un sentiment d'injustice dans les logiques des populations impactées par les effets du phénomène érosif. Ce qui influence l'agir de ces populations vis-à-vis du phénomène et de la réalisation des projets de solutionnement. Elles tendent à se méfier des projets et de leurs promoteurs sur les fonds d'un scepticisme eu égard aux études prospectives et environnementales. D'où une réticence à l'abandon des sites ancestraux ; dévoilant un déséquilibre des relations entre la communauté locale et les institutions chargées de la gestion du littoral.

2-3- Mécanismes endogènes de résilience face aux risques de l'érosion côtière

Face aux risques croissants de l'érosion côtière et des inondations, les populations Avikam de Lahou-Kpanda développent plusieurs stratégies de résilience adaptées à leur environnement. L'une des pratiques notables concerne la construction de l'habitat.

2-3-1 - Modèle de construction de l'habitat, comme réponse aux aléas de l'érosion côtière

Pour surpasser les dégâts que suscitent l'érosion, les populations de Lahou-Kpanda réalisent la construisent leurs maisons avec des matériaux locaux, notamment les branches de palmiers. Cette technique bien que puisant ses sources dans les pratiques ancestrales, est une forme d'adaptation de l'habitat aux réalités géographiques et climatiques de la région. L'utilisation des branches de palmier dans les

matériaux de construction des maisons, s'inscrit surtout dans une logique de flexibilité et de mobilité. En effet, en cas de montée des eaux ou d'érosion du littoral, les habitants peuvent rapidement et facilement démonter leur habitation et déplacer les matériaux vers un site plus sûr, plus sécurisé. Ce sont donc des mesures avant-gardistes en cas de menaces imminentes. Cette stratégie est éclairée T.G, autochtone de Lahou-Kpanda, à travers les mots qui suivent :

« Ici, on ne se fatigue plus pour construire nos maisons à cause des effets de l'érosion côtière. Avec juste quelques branches de palmier et le tour est gagné. La nature nous facilite la tâche. Nous la remercions déjà. Lorsque les eaux montent, nous démontons nos maisons rapidement pour nous replier ailleurs dans un lieu sûr, et nous revenons juste après le recul des eaux ».

Selon les populations locales Avikam, cette méthode présente plusieurs avantages. Il y a d'abord l'existence en abondance des ressources naturelles, les facilités d'accès aux matériaux de construction, le coût très réduit du budget alloué à la confection des logis. Ensuite, la légèreté des matériaux facilite le transport en cas de nécessité. Ces mécanismes de construction constituent une forme d'adaptation communautaire qui permet de préserver, dans une certaine mesure, les conditions de vie face aux menaces environnementales causées par l'érosion côtière. La construction des maisons à partir des branches de palmier à huile illustre la capacité des communautés côtières à s'adapter de manière innovante au phénomène de l'érosion côtière. Le modèle de l'habitat est à la fois une réponse

pratique, culturelle, économique et écologique, mais aussi et surtout une stratégie de résilience socioculturelle. En valorisant les ressources et les savoirs locaux, les acteurs locaux autochtones, montrent que la tradition peut être un levier puissant de résistance et d'adaptation aux défis climatiques contemporains. Outre les constructions en matériaux adaptés, les populations côtières développent également des stratégies collectives pour lutter contre la montée des eaux. Parmi celles-ci, le désensablement manuel de l'embouchure occupe une place importante.

2-3-2-Désensablement manuel de l'embouchure

Le désensablement manuel de l'embouchure s'appréhende dans cette étude comme une pratique communautaire de résilience environnementale. La stratégie du désensablement de l'embouchure du plan d'eau lagunaire est une pratique locale qui consiste à dégager les dépôts de sable qui obstruent les embouchures naturelles entre la mer, la lagune et le fleuve Tiagba, afin de faciliter l'écoulement de l'eau vers l'océan. En effet, l'embouchure, qui relie la lagune à la mer, joue un rôle stratégique dans l'équilibre écologique de la zone et dynamise les activités socio-économiques, notamment la pêche et l'agriculture vivrière. Cependant, l'obstruction de l'embouchure par l'accumulation de sable, perturbe la circulation des eaux, entraîne l'asphyxie de la lagune, la mortalité piscicole, et aggrave les inondations en période de pluie. Face à l'insuffisance d'interventions institutionnelles ou conventionnelles modernes, les populations locales s'organisent en communauté pour enclencher le processus authentique de désensablement manuel ou rudimentaire de l'embouchure, à

travers l'usage de pelles, de seaux, de pioches et parfois de pirogues pour extraire manuellement le sable qui obstrue la passe. C'est ce que D. R, jeune du village explique ici, en ces termes :

« On préfère nous-même prendre notre destin en main et faire avec les moyens qu'on a. Ce n'est certes pas facile, mais nous atteignons toujours notre objectif, qui de ralentir collectivement les inondations et diminuer les dégâts »

Ce travail, physiquement exigeant, mobilise régulièrement les hommes du village, souvent sous forme de corvées communautaires ou à l'initiative des chefs de quartiers ou des associations locales de pêcheurs. Il témoigne d'une solidarité active et d'une conscience écologique ancrée dans les pratiques traditionnelles. En dépit de sa précarité technique, cette action permet de retarder les effets néfastes de l'envasement et de maintenir une certaine stabilité dans les activités économiques et l'écosystème local.

2-3-3-Exhumation des corps, comme moyen de relocalisation ou de réinstallation des esprits et divinités

A Lahou-Kpanda les cimetières sont touchés par les effets néfastes de l'érosion côtière. A cet effet, l'une des réponses significatives, est le système d'exhumation des corps et leur réinstallation dans un nouvel espace sépulcral. Face à cette menace, les populations Avikam développent des stratégies de résilience qui s'étendent au domaine funéraire. L'une des pratiques observées est l'exhumation des corps des défunts,

suivie de leur ré-inhumation dans un nouveau cimetière situé hors de la zone à risque. Cette démarche, à forte charge émotionnelle et symbolique, traduit une volonté de préserver la dignité des morts et d'éviter que les tombes ne soient emportées ou profanées par la mer. Elle révèle aussi l'attachement profond des Avikam à leurs ancêtres et au respect des rites funéraires traditionnels, malgré les perturbations imposées par les aléas climatiques. La ré-inhumation des défunts nécessite une mobilisation communautaire importante, tant sur le plan logistique que rituel. Des cérémonies spécifiques sont souvent organisées pour accompagner le déplacement des corps, afin de maintenir l'équilibre spirituel et de prévenir tout désordre social ou symbolique. Cette pratique illustre ainsi une forme de résilience culturelle et identitaire, où la préservation de la mémoire collective devient une priorité dans la gestion des risques environnementaux. C'est ce que décrit E. F, membre de la notabilité du village en ces termes :

« Chez nous les morts ne sont pas épargnés de notre quotidien. Ils continuent d'entretenir des relations sacrées avec les vivants, leurs familles et la communauté entière. C'est pourquoi les familles qui ont les moyens refusent de laisser les tombes de leurs morts engloutir par la mer. Ne pas exhumer ces corps pour les mettre à l'abri, c'est comme les laisser mourir une deuxième fois »

L'exhumation des corps et leur ré-inhumation dans le nouveau cimetière constitue une stratégie de conservation des mânes sur les terres du village et non en dehors. Pour les populations locales, il reste impérieux de préserver les

liens entre les vivants et les morts en les gardant plus proches d'eux, en dépit des désastres de l'érosion côtière sur les sépulcres. En fait, les populations de Lahou-Kpanda, pour se protéger de ses effets dévastateurs de l'érosion côtière et se maintenir sur leurs sites, développent des pratiques traditionnelles de résilience. Il y a le déplacement des habitants en période d'inondations. Cette pratique ancestrale permet de limiter les pertes humaines et matérielles et consiste pour les populations de s'installer temporairement sur des terrains plus élevés vers la lagune en attendant que les eaux se retirent. Cette stratégie, bien que rudimentaire, témoigne de la capacité d'adaptation des populations face à la menace de l'érosion. Au plan agro-écologique, les Avikam réhabilite les bords des cours d'eau en y plantant des mangroves. Ces mangroves jouent un rôle important dans la protection des côtes. Leurs racines permettent de stabiliser les sols, atténuant ainsi l'impact des vagues et des courants marins. Cette pratique ancestrale est encore bien connue et pratiquée par les Avikam afin de lutter contre l'érosion, préserver les écosystèmes côtiers, et sécuriser leur territoire des érosions. Comme stratégie de maintien et de sécurisation des sites, il y a la construction de digues et de brise-lames, érigées par endroit pour protéger les côtes de l'érosion. Ces éléments permettent de freiner l'action des vagues et des courants marins, offrant une protection supplémentaire aux zones côtières. L'aménagement de dunes de sable constitue une barrière naturelle contre l'érosion. Le renforcement et l'extension des dunes participent à la protection des côtes. Ces pratiques locales de sécurisation vis-à-vis du fléau, appuyée par le désensablement manuel de l'embouchure,

concourent au maintien d'un écoulement optimal de l'eau, limitant ainsi l'accumulation de sable et la formation de bancs de sable qui favorisent l'érosion. Cette technologie environnementale endogène, implique une volonté collective de sédentarisation et de préservation des terres coutumières.

3- Discussion

L'étude de la question de résilience des populations Avikam face aux effets pervers de l'érosion côtière à Lahou-Kpanda, oriente vers les approches nouvelles permettant de lutter efficacement contre ce fléau, tout en préservant l'équilibre sociale et soutenant l'Etat dans sa volonté de dynamiser un environnement économique prospère et sécurisé en vue du développement durable. Cette entreprise d'analyse des risques environnementaux, contribue donc à la recherche des solutions durables, adaptées aux situations locales. A Lahou-Kpanda, les populations locales développent des ressources idéologiques pour se maintenir sur les sites, affectés par les effets de l'érosion côtière. Il convient de noter que les stratégies de résilience résultent primordialement des logiques foncières coutumières et des représentations que se font les populations locales des eaux, du littoral, du phénomène d'érosion côtière et aussi des objectifs des projets environnementaux initiés dans la zone. Dans ce cas précis, l'étude laisse transparaître que chez les Avikam de Lahou-Kpanda, l'érosion côtière est un phénomène naturelle ordinaire, tout comme la pluie, le vent, le jour, la nuit etc. Les eaux chez eux sont des entités sacrées, dotées de significations profondes et culturelles. Ces perceptions

ne sont pas uniquement fondées sur des expériences quotidiennes, mais elles sont également façonnées par des croyances ancestrales qui déterminent la manière dont les individus et les communautés interagissent avec ces éléments. Ces représentations sociales sont des savoirs partagés qui permettent aux membres d'un groupe de comprendre et de structurer leur rapport au monde (Jodelet, 2023). Cependant, l'idée de déplacement de la population vers un autre site sécurisé ne fait pas l'accord des esprits au niveau des populations locales qui n'entende pas ébranler leurs identités sociales et culturelles par la relocalisation, vue comme une séparation d'avec ses valeurs ancestrales, d'avec soi-même, d'avec son devenir. Cela se rapproche de la conception de l'identité telle que mobilisée par Baud (2018) pour qui l'identité s'apparente à un attachement de l'individu à ses racines. Cet attachement lui confère un ancrage solide de conservation du patrimoine culturel dans lequel les individualités puisent tout le sens de leur vie. L'identité est donc un droit à reconnaître chez chaque individu, chaque communauté. D'où le respect des us et coutumes, de toutes les références culturelles. Car la culture fait partie de l'identité des personnes, des nations, des communautés et cela ne saurait être niée ou méprisée. Le faire selon l'auteur, c'est effacer la personne, la nation, la communauté.

Dans ce contexte, les Avikam attribuent des significations religieuses et spirituelles à la mer, au fleuve, à l'embouchure, à la lagune. Cette configuration socioculturelle du littoral, influence directement leurs pratiques quotidiennes. Partant de leurs perceptions du littoral, ils ne voient pas les raisons qui devraient justifier leur déplacement vers d'autres sites

à cause de la montée des eaux de la mer. Cela est lié selon (Jodelet, *op.cit*) au fait que de nos jours les changements environnementaux globaux demeurent encore le domaine où les perceptions traditionnelles sont les plus mobilisées dans les pays du tiers monde. Le manque de pluie, l'augmentation de la température, l'ensoleillement prolongé et à plus forte raison la montée des eaux de la mer sont différemment interprétés sous le prisme de la culture et de la coutume.

Cette vision contrarie les analyses de Buchet (2009), pour qui les attitudes des populations vis-à-vis des fléaux environnementaux sont liées à leur manque de connaissance véritable sur les fondements de ces fléaux. Il avance que le surnaturel n'a pas sa place dans la compréhension de l'érosion côtière qui est le résultat de la dilatation des mers sous l'influence de réchauffement climatique. C'est dans le même ordre d'idée que s'aligne Chabernaude (2024) dont les analyses conduisent vers l'adoption de techniques modernes efficaces pour une meilleure gestion du littoral contre les aléas de l'érosion côtière. Il met sur la touche les orientations archaïques et endogènes qui ne sont pas efficaces et concourrait au désastre côtier. Ainsi dans la plupart des cas, les populations sont contraintes à l'exode suite à la disparition de la plage et au déclin de leurs activités principales (Baron et al, 2007). Ce qui provoque une surpopulation des zones intérieures et la perte des identités culturelles.

Au demeurant, l'attachement des populations locales à leur territoire, à leur culture, à leur identité culturelle à travers leurs pratiques et savoirs ancestraux, impose leur implication dans la gestion des projets de sécurisation du littoral, afin de mieux les sensibiliser et aussi tirer le

meilleur des connaissances locales en matière de lutte contre les fléaux environnementaux. Les savoirs locaux pourraient cependant constituer un atout pour la dynamisation des techniques modernes de sécurisation des littoraux, de promotion de la paix sociale, et du développement local durable. En combinant donc les pratiques traditionnelles avec des stratégies et techniques modernes, les populations de Lahou-Kpanda peuvent renforcer leur résilience face à l'érosion côtière et assurer la protection de leur environnement et améliorer leur mode de vie.

L'analyse des dynamiques sociales entre les populations Avikam de Lahou-Kpanda et les autres groupes présents dans la région met en évidence une dualité dans les relations intercommunautaires : d'un côté, une volonté manifeste de collaboration et, de l'autre, l'émergence périodique de conflits latents ou ouverts. Cette dualité révèle la complexité des interactions sociales dans un contexte marqué par la diversité ethnique, culturelle et économique. Les relations de collaboration se traduisent par une pluralité de pratiques sociales, économiques et culturelles qui favorisent l'intégration et la cohabitation. En effet, les échanges commerciaux, les travaux agricoles collectifs, les alliances matrimoniales interethniques, ainsi que la participation commune aux rituels traditionnels ou aux célébrations festives, constituent des vecteurs importants de socialisation et de coopération. Ces interactions renforcent les liens sociaux et contribuent à construire un vivre-ensemble fondé sur la solidarité, la complémentarité et le respect mutuel. Cette dynamique collaborative semble répondre à une logique d'interdépendance structurelle, où

les communautés reconnaissent l'utilité d'une coexistence harmonieuse pour leur survie économique et leur stabilité sociale. Cependant, cette volonté de collaboration est ponctuellement perturbée par des tensions et des conflits qui s'expriment à divers niveaux. Ces conflits, bien qu'ils ne soient pas systématiques, sont révélateurs de déséquilibres latents dans les rapports de pouvoir inter-communautaires, d'accès aux ressources ou de reconnaissance identitaire. Les principales sources de conflits identifiées dans le cadre de cette étude sont liées à la gestion des terres, à l'exploitation des ressources halieutiques, aux rivalités politiques locales, mais aussi à certaines représentations stéréotypées entre groupes. Dans plusieurs cas, l'absence de mécanismes efficaces de régulation et de médiation contribue à exacerber ces tensions sociales.

Il convient également de souligner que la mémoire historique joue un rôle important dans la perception des relations intercommunautaires. Les récits des anciens évoquent des périodes de collaboration fructueuse, mais aussi des épisodes marquants de conflits, qui peuvent encore aujourd'hui influencer les attitudes collectives. Ainsi, le poids de l'histoire, combiné aux enjeux contemporains de développement, d'identité et de pouvoir, façonne des relations sociales ambivalentes. Cette situation met en évidence l'importance d'une gouvernance locale inclusive, capable d'articuler les logiques coutumières et les mécanismes institutionnels modernes, en vue de promouvoir la cohésion sociale.

Le renforcement des cadres de dialogue interethnique, la valorisation des mécanismes traditionnels de règlement des conflits, ainsi que la mise en œuvre de politiques de

développement équitables apparaissent comme des leviers essentiels pour prévenir les tensions et consolider les relations de collaboration afin de mieux lutter contre le fléau d'érosion côtière. Les résultats de cette recherche montrent que si la coexistence intercommunautaire à Lahou-Kpanda repose globalement sur des bases collaboratives, elle reste fragile et susceptible d'être remise en question par des dynamiques conflictuelles. Il devient donc impératif d'anticiper ces tensions en favorisant des espaces de médiation et d'échange, ainsi qu'en développant une approche participative du développement local, qui prenne en compte les spécificités culturelles et les attentes des différentes communautés.

Conclusion

Cette recherche s'inscrit dans le cadre de la sociologie des risques, plus précisément des risques environnementaux. Au terme de ce travail de recherche, il incombe de retenir que l'étude a portée sur les logiques coutumières dans les stratégies de résilience face au risque de l'érosion côtière à Lahou-Kpanda. En effet, nous avons abouti au résultat selon lequel les perceptions et représentations des acteurs locaux autochtones remplissent plusieurs fonctions. Ainsi, Face aux conséquences environnementales, économiques et socioculturelles de l'érosion côtière susceptibles de s'aggraver avec la montée inéluctable de la mer, les populations littorales de Lahou- Kpanda, attachées culturellement à leur terroir, persistent à demeurer dans cette zone. Cette persistance des populations à vivre dans cette zone malgré l'avancée de l'érosion est sous-tendue par

leur perception des effets de l'érosion du littoral. Comprendre les perceptions sociales des Avikam face à l'érosion côtière, c'est dépasser l'approche purement technique du risque, pour prendre en compte la dimension symbolique, culturelle et politique du territoire. Cette compréhension est essentielle pour envisager des stratégies de résilience qui soient véritablement inclusives, respectueuses des représentations locales et porteuses de sens pour les populations concernées. Ce qui permet de donner aux savoirs locaux traditionnels sur la gestion environnementale, une valeur presque scientifique, mais surtout complémentaire des observations, techniques et solutions scientifiques. La manipulation scientifique des savoirs locaux par les experts environnement et les promoteurs de projet s'impose inéluctablement comme une stratégie efficace dans les enjeux d'internalisation des projets socioéconomiques par les populations des localités visées.

Bibliographie

- ABRIC Jean-Claude, 2005, *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Paris, ERES
- BARON Catherine, 2007, *Transfert du concept d'économie solidaire en Afrique francophone : paradoxes et atouts*, Revue Tiers Monde, vol 2, n°190, pp 325-342
- BATTISTINI René, PASKOFF Roland., *Erosion des côtes*, 1981, P.U.F. collection Que sais-je ? 126 p.
- BAUD Dominique. 2018, *Une société montagnarde à l'épreuve des inondations : entre vulnérabilité et stratégies d'adaptation*, Vertigo, La revue électronique en sciences de

l'environnement, [en ligne] URL
: <https://journals.openedition.org/vertigo/22187>

BIRD, C.E.F, (1985), *Géographie physique et Quaternaire : coastline Changes. A global review*, John Wiley, New York-Toronto, 219 p

BUCHET Christian, 2009, *Les mers : un infini fragilisé*, Revue Transversalités, Vol 1, n°109

CHABERNAUD Benjamin, 2024, La gestion du risque d'érosion côtière en période de changement climatique, Séminaire EURORAI, Cours des comptes, chambres régionales et territoriales des comptes, Pays de la Loire

DAHIR Ilhan et WILIMA David., Institut d'études de sécurité, 20 juin 2023, URL <https://issafrica.org/fr/iss-today/la-montee-des-e>

FAYE Ibrahima Birame Ndébane, 2010, Dynamique du trait de côte sur les littoraux sableux de la Mauritanie à la Guinée-Bissau (Afrique de l'ouest) : Approche régionale et locale par photo-interprétation, traitement d'images et analyses de cartes anciennes. Thèse de l'université de Bretagne occidentale

GIEC (2023), Rapport de synthèse du sixième cycle d'évaluation (AR6), intitulé ARY Synthesis Report Climate Change 2023

GOURMELON Françoise, ROBIN Marc, PENNOBER Gwenaëlle ; GEORIS-CREUSEVEAU Jade, SIMAO DA SILVA Alfred, KOUADIO Affian, HAUHOUOT Célestin, POTTIER Patrick, 2006, *Contraintes d'utilisation des Technologies de l'Information Géographique pour la GIZC en Afrique*, Vertigo, revue électronique en Sciences de l'Environnement, Vol 7, n°3. <https://www.researchgate.net/publication/32228568>

HAUHOLOT Célestin, 2020, *Le littoral d'Assinie en Côte d'Ivoire : dynamique côtière et aménagement touristique*, Cahiers d'Outre-mer, vol 3, n°251 ; PP305-320

HAUHOLOT Célestin, 2008, *Morphologie et Dynamique du Trait de Côte en Côte d'Ivoire dans Géographie du Littoral de Côte d'Ivoire. Éléments de Réflexion pour une Politique de Gestion Intégrée*, CNRS-LETG UMR 6554, Géolittomer (France) et IGT-Université de Cocody, Abidjan (Côte d'Ivoire), pp37-50.

JODELET Denise, 2003, *Représentations sociales : un domaine en expansion*, Revue CAIRN, Sciences Humaines et Sociales, <https://doi.org/10.3917/puf.jodel.2003.01.0045>

KADJO Jean Jaurès Ange Vigny, CELESTIN Amani Yao, 2022, *Construction de la résilience communautaire : De la vulnérabilité aux stratégies d'adaptation aux risques d'érosion des terres à Assinie (Sud-Est côtier de la Côte d'Ivoire)*, revue Interdisciplinaire Resol-Tropiques, Vol 3, n°1 ; pp 1-12

LOMBARDO Cédric., 2017, Appui à la préparation de plan d'investissement multisectoriels IDA-17 et du plan d'investissement pour la ville de Grand-Lahou, République de Côte d'Ivoire. Rapport de synthèse - Orientations stratégiques et plan d'investissement multisectoriel, Rapport, non publié, Mairie de Grand-Lahou et WACA, 72p.

MACQUAIRE Angoran Yao, CELESTIN Amani Yao, CLAUDE Akoué Yao 2021, *hausse du niveau de la mer et adaptation des populations insulaires de Lahou Kpanda (littoral ivoirien)*, Les Cahiers de l'IGRAC, n°20, pp247-268

RUITORT Philippe (2014), « Les sociologies de l'intégration sociale : Les normes et leur intériorisation », *Précis de sociologie*, pp. 151-182, Paris, PUF